

Joseph de ACOSTA

Histoire naturelle et morale des Indes occidentales

ACOSTA, Joseph de, *Histoire naturelle et morale des Indes Occidentales* (1789). Traduction de Jacques Remy-Zéphir. Paris. Payot. 1979. 405 pages.

Joseph de Acosta (1539-1600), natif de Séville, entra après des études à Salamanque dans la Compagnie de Jésus en 1552 et vécut en Amérique de 1571 à 1588, principalement au Pérou dont il apprit la langue, le *quechua*, langue officielle de l'empire inca. Si le Pérou est au cœur de son étude, il ne néglige pas la Nouvelle Espagne, soit l'empire aztèque, principalement le Mexique et les Caraïbes. Son livre rencontra un grand succès et fut traduit dès 1598 en français.

Cette *Histoire* est présentée en sept livres, les deux premiers écrits au Pérou, les suivants en Europe. Le livre I est consacré à un réexamen du savoir occidental à l'aune du « la découverte » du nouveau monde qui le bouscule quelque peu. Acosta se réfère aux Anciens et au *corpus* chrétien, car il s'agit de « ne pas contredire la Sainte Écriture » (p.59) Parmi les hypothèses sur le peuplement de ces terres, il privilégie l'arrivée par le détroit de Bering. Il s'attelle ensuite à décrire les éléments naturels qui caractérisent ce monde nouveau. Le livre III relate des faits qu'il a observés, comme les embarcations de fagots de joncs, de roseau sec, la façon de pêcher des Indiens, mais aussi l'élevage, tout en poursuivant sa description et en commençant à inventorier les ressources. Le livre suivant présente les métaux, l'or, l'argent, les pierres précieuses et tout ce qui a de la valeur, dont les feuilles de coca. Il décrit les méthodes d'extraction, d'affinage, de conservation. Puis il passe aux plantes, aux animaux, et à leur utilisation, s'attardant sur les camélidés, ce qui l'amène à traiter des laines et du tissage.

Les trois derniers livres se focalisent sur l'histoire morale : religion, rites et coutumes, police, gouvernement, lois. Le livre V, sur la religion, fait de constants allers-retours entre les croyances indiennes et celle de la chrétienté, avec allégeance aux « saintes écritures ». Il est immédiatement suivi par une critique des fausses opinions sur les Indiens par ceux qui « se servaient d'eux à peu près comme d'animaux », alors qu'ils « sont dignes d'admiration » et que « pour beaucoup de choses, ils surpassent nombre de nos républiques. » (p.299-300). Il rejette l'allégation qui fait des Indiens des peuples sans écriture et démontre que dans le domaine inca, leurs dessins correspondent aux idéogrammes et qu'au Mexique l'écriture est mixte, idéogrammes et signes à valeur syllabique. De même, il décrit en détail des systèmes de gouvernement très élaborés, et insiste sur le fait que le roi était désigné par élection au Mexique. Le dernier livre est une histoire chronologique du Mexique, pays dans lequel il voit le stade le plus avancé de civilisation parmi les peuples indiens.

Le livre de Acosta témoigne d'une ambition encyclopédique – tout décrire, tout examiner, tout expliquer, tout discuter – qu'il contrôle parfois difficilement, ce qui fait que la rigueur du plan annoncé est mise à mal. Bien qu'homme de son temps, jésuite sous contrainte, il apparaît avant tout comme un homme qui s'intéresse au monde et aux autres hommes, extrêmement ouvert, exprimant souvent et sans réserve son admiration « remarquable industrie des Indiens », déplorant qu'« il reste peu d'Indiens naturels à cause du dédain et du désordre des premiers conquérants ». Il énonce cela avec beaucoup de mesure, loin d'un ton pamphlétaire, car enfant du sérap, il n'aurait probablement pas aimé que l'Imprimatur, instaurée en 1515, lui soit refusée... Il nous laisse ainsi des passages inoubliables sur cette terre nouvelle et les hommes qu'elle portait.

Citations

« Cette coca que l'on estime tant est une petite feuille verte qui croît sur des arbustes d'environ une toise de haut ; elle pousse dans des terres chaudes et très humides ; l'arbre donne des feuilles que l'on appelle là-bas trémois, tous les quatre mois, et qui demandent à être cultivées avec un grand soin et en requièrent encore bien davantage une fois qu'elles ont été cueillies. (...) Les Indiens l'apprécient outre mesure, et à l'époque des Rois Incas, la plèbe ne pouvait l'utiliser sans la permission de l'Inca ou de son Gouverneur. » p. 194.

« L'habileté à laquelle ils (*micos* ou singes des Indes, ndlr) parviennent quand on les dresse n'est pas celle d'animaux gauches, mais relève de l'entendement humain. J'en vis un à Carthagène, dans la maison du Gouverneur (...). On l'envoyait à la taverne chercher du vin, en lui mettant dans une main l'argent, et dans l'autre le pichet, avec ordre de ne pas lâcher l'argent avant qu'on ne lui eût rempli son pichet de vin. En chemin, si des enfants lui criaient après ou lui jetaient des pierres, il posait le pichet à côté de lui, ramassait des pierres et les jetaient aux enfants jusqu'à ce qu'ils eussent débarrassé le chemin, puis il reprenait le pichet. » p.222

« Rien ne m'a plus impressionné et ne m'a paru plus digne de louange et de mémoire que le soin apporté par les Mexicains à élever leurs fils. Car, conscients que tous les espoirs d'une république reposent sur l'éducation de la jeunesse, ils s'employèrent à tenir leurs fils éloignés de l'idée d'oisiveté et de liberté, qui sont les deux pestes de cet âge, et à les occuper à des exercices profitables et honnêtes. À cet effet, il y avait dans les temples des maisons réservées aux enfants, même des écoles et des collèges. » p. 335.